

C'EST COMME LA VIE

Mourir, nouvelles tendances

On ne meurt plus comme hier. La mort est de moins en moins vécue « à la maison ». Toutefois, on n'en est plus pour autant au constat de « la mort escamotée », dressé il y a quinze ans.

Professeur d'anthropologie à l'UCL, Olivier Servais jette un regard sur ces nouvelles façons de mourir.



EST-CE si différent de mourir aujourd'hui qu'hier ?

– On sort petit à petit d'une période où on cachait la mort, on la niait. Probablement parce que l'individualisme s'étant accru de manière massive, la mort devient la fin de soi, question obsédante pour pas mal de nos contemporains ! Les médias donnent aussi à vivre la mort par procuration sur les écrans. C'est devenu une réalité qu'on ne peut plus effacer. La précarisation et la misère sociale jouent aussi. On sent clairement dans les enquêtes⁽¹⁾, une fois qu'on a brisé la glace du thème, un grand intérêt pour ce qui entoure le fait de mourir. Les gens adoptent des comportements radicalement différents. Il y a cinquante ans, le personnage central dans les cérémonies était le prêtre, aujourd'hui c'est le défunt. Avant, tout était standardisé, chaque enterrement était très similaire. À présent, la cérémonie funéraire devient avant tout le moment où on peut montrer l'unicité du défunt et son originalité, où tout va être adapté pour mettre en valeur le disparu. On aboutit à des choses très originales parfois. Ainsi la tombe-sculpture en forme de voiture pour un taximan par exemple ! C'est vraiment un mouvement de société que cette volonté de mettre en avant l'originalité du défunt, ne pas parler des conflits personnels et mettre en lumière la qualité de relation que l'on avait avec elle ou lui. Cette personnalisation se retrouve partout, même si elle est plus forte dans le christianisme. Dans l'islam, elle se fait moins sentir, car présent depuis moins longtemps sous nos latitudes, il a un ancrage beaucoup plus fort au niveau de sa religiosité.

– Le rite exprime-t-il aujourd'hui plutôt la foi ou le souci de ce qui entoure la mort ?

– Il ressort comme préoccupations des personnes interrogées l'angoisse d'être rongé par les vers, de la déchéance du corps dans une société qui valorise le corps jeune et sportif adulé toute l'existence. Le deuxième point soulevé est d'envisager une réincarnation possible. En Occident, elle ne vise pas à s'affranchir du monde, mais à s'éterniser dans la réincarnation d'une vie éternelle. C'est le symptôme d'une société du bien-être où on prend du plaisir ici bas et on n'aspire qu'à une chose : c'est d'y revenir ou, n'ayant pas eu notre dû, d'avoir une nouvelle chance. Le troisième point soulevé par les contemporains est la volonté de ne pas être un poids pour ceux qui restent. On veut bien laisser une trace en termes de souvenir émotionnel ou de réalisations personnelles mais quand on est parti on est parti, et une trace physique comme une tombe ne doit pas devenir une préoccupation pour les descendants.

La dernière tendance, et c'est une grande nouveauté, c'est le souci écologique autour du corps avec l'incinération pour économiser la place. La question de l'environnement apparaît également avec une conception énergético-écologique selon laquelle l'ensemble de nos molécules, de



OLIVIER SERVAIS :
« On met aujourd'hui en lumière la qualité de la relation que l'on avait avec la personne décédée. »

Mettre en avant l'originalité du défunt : un vrai mouvement de société.

notre énergie va se réintégrer dans d'autres parties du vivant. Les gens croient non pas en un cycle spirituel qui sera âme ou bien paradis, mais ils croient en un cycle énergético-matériel en se disant « *ma matière va devenir vie, va se réinsuffler dans le vivant va alimenter les plantes et donc j'existe toujours dans le grand tout* ». Il y a quand même une certaine naïveté notamment par rapport à la question de la conscience ! Mais cela libère certaines personnes de leur angoisse existentielle.

– Donc à la fois individualisme et détachement ?

– Pas nécessairement chez les mêmes. On a des hyper-angoissés chez les individualistes et puis des gens ayant des pensées plus socio-écologiques où le collectif a du sens, pour qui la mort est l'aboutissement de la solidarité. Dans cette perspective là, les individus considèrent qu'ils font partie du cosmos, rejoignant ainsi les premières traditions de l'humanité décriées pendant plusieurs siècles par notre brillante civilisation occidentale ! Cela rejoint les conceptions du chamanisme où on a toujours considéré que l'ensemble de l'univers était une question d'équilibre fondamental. Se révèlent aujourd'hui des proximités étonnantes et intéressantes et pas forcément incompatibles avec les traditions religieuses, des relectures pas nécessairement inconciliables entre elles. ■

Propos recueillis par Godelieve RULMONT-UGEUX

⁽¹⁾ Chaque année à l'UCL, dans le cadre d'un séminaire de troisième cycle, des étudiants formés à la recherche travaillent sur cette question de la mort dans les sociétés contemporaines.

FUNÉRARIUM

Pour cacher la mort ?

Un funérarium important à proximité d'une ville.

Le taux d'occupation augmente. Par facilité ? Par obligation ?

Pour cacher aux enfants ?

« **O**N COMPTE 300 à 350 décès chaque année et, depuis que je suis ici, je constate que le taux d'utilisation du funérarium augmente d'année en année. Il arrive même parfois que l'on ait plus de cercueils que de salons. En ce cas, on programme les visites avec une heure d'intervalle, qui nous permet de changer les cercueils et les fleurs. Pour remédier à cette situation, on est d'ailleurs, pour l'instant, en train de construire un cinquième salon. »

débordent dans le couloir, pour prier ensemble et s'entretenir avec la famille.

CHOIX

On peut se demander pourquoi ce choix du funérarium, où l'accueil est tout de même beaucoup plus froid qu'une maison familiale. Mais à cela, il y a plusieurs raisons. Tout d'abord, si l'on habite un appartement, y a-t-il suffisamment de places pour en transformer une en chambre mortuaire ? D'autre part, si l'appartement est à l'étage, est-on disposé à dresser le cercueil dans l'ascenseur ? Mais il est vrai aussi que des personnes qui habitent une maison, à la campagne, choisissent également le funérarium.

RÔLE OBSCUR

« Il faut admettre également, explique Benoît, que l'on choisit souvent par facilité. D'autant plus que ce n'est pas très cher : cinquante euros par jour, comparativement aux frais qu'entraîne l'ensemble des funérailles, le coût du cercueil, de l'insertion de l'annonce nécrologique dans la presse, etc. » Et Régine, son épouse, ajoute : « C'est assez typique, d'ailleurs. Quand le membre d'un couple de personnes âgées meurt et que son corps reste dans la maison, le second lui, ensuite, passera par le funérarium. »

On oublie aussi le rôle plus obscur que joue le funérarium. Si, après être passé au crématorium, l'urne rentre quand le cimetière est fermé, où va-t-elle passer la nuit, en toute dis-

QUATRE SALONS

Benoît est responsable, depuis cinq ans, de la gestion d'un funérarium important de la région namuroise. Quatre salons, donc, dont un plus petit. Les trois autres comprennent une chambre mortuaire, où l'on place le cercueil et les fleurs et où il y a aussi quelques chaises, ainsi qu'une petite cuisine attenante, avec des boissons et du café, réservée aux personnes préposées à l'accueil. Mais impossible d'y réunir ceux et celles qui défilent autour du cercueil pour présenter leurs condoléances. C'est alors le rôle des veillées, qui sont encore assez nombreuses, où les gens se réunissent et

MAISONS FUNÉRAIRES.

Elles sont de plus en plus nombreuses dans les villes, même les plus petites (Ici : à Grez-Doiceau).

er
?

crétion ? Par contre, quand le crématorium ne peut accepter le corps le jour même, où le placera-t-on ? Dans un tiroir frigorifique, au funérarium, où il attendra parfois jusqu'à deux jours. Mais ce sont là des obligations, auxquelles il faut bien se plier, et qui ne dépendent pas d'un choix.

Par contre, tous deux s'accordent à dire qu'on accepte moins la mort qu'autrefois. Alors, quand les grands-parents mouraient, toute la famille se réunissait, le voisinage passait, on considérait la mort comme normale, comme le bout de la vie. « *Maintenant, disent-ils, si on meurt à 85 ans, c'est que le médecin ou l'hôpital n'a pas réussi à maintenir la vie.* »

CACHER

Finalement, le funérarium est aussi une façon de cacher la mort aux enfants et aux jeunes. C'est autre chose que d'avoir le corps chez soi. Régine repense à la mort de sa belle-mère. Elle avait cinquante ans. Et toute la famille était là, y compris les deux petits bouts de six mois qui rampaient au sol à quatre pattes. « *Je crois qu'il faut prendre les enfants, même tout petits, pour aller à la chambre mortuaire, où qu'elle soit. Ne jamais leur dire, en tout cas : il dort. Ils n'oseront plus dormir de crainte de ne pas s'éveiller. Il faut leur montrer que la mort fait partie de la vie.* » ■

Louis DUBOIS

« Au fond, c'était très vivant »

En août dernier, Mélinda a perdu son père, décédé suite à un cancer. La famille a choisi de le garder à la maison plutôt que de le conduire au funérarium.

« **C'**ÉTAIT dans la continuité de sa maladie qu'il a vécue à la maison, explique Mélinda. Mais si sa mort avait été subite, on l'aurait aussi gardé. C'est lié à la culture familiale. Notre maison a toujours été un lieu de passage, un lieu de mouvement. Beaucoup d'amis et de copains sont passés le voir pendant les quinze mois de sa maladie. Cela collait à la convivialité de papa. Et puis, c'était sa maison. » Celle-ci n'est pas bien grande, mais la véranda qu'il avait lui-même aménagée a permis à la famille de recevoir les nombreuses personnes qui sont venues rendre visite. En appartement, cela aurait été impossible.

« *Après un passage dans la chambre mortuaire, les gens envahissaient les pièces de la maison, raconte Mélinda. Ils restaient par petits groupes pour prendre un café. C'étaient des moments de retrouvailles et de partage. On racontait des anecdotes et des souvenirs. Au fond, c'était très vivant. Au funérarium, il y aurait eu un côté impersonnel ; on n'est pas dans ses meubles, dans son intérieur, au sens propre comme au sens figuré. Et puis, ici, on est resté dans le mouvement : il fallait prévoir le café, servir la bière.* » Un moment important aussi, ce fut la préparation de la célébration en famille avec le prêtre : « *Nous étions dans un état euphorique. On a beaucoup ri. Ce fut un moment tout à la fois de détente et de réflexion. On s'en souviendra longtemps.* »

Mais ces deux journées ont été éprouvantes physiquement « *même si des membres de notre famille étaient là et qu'on pouvait se relayer. Le plus dur, c'est quand papa a quitté la maison pour aller à l'église. C'était son départ définitif. Mais on a eu trois jours pour s'y préparer. C'est maintenant que l'on ressent un vide. Ces jours nous laissent, si je puis dire, de bons souvenirs. Ce sont des moments intenses de joie et de tristesse.* »



Thierry TILQUIN

CHEZ SOI.

À la maison, le mort reste chez lui...